

sitions et surtout leur incrédulité les avaient rendus indignes des merveilles de sa puissance, il le leur fit néanmoins entendre. *Je vous le déclare en vérité, leur dit-il, un prophète ne trouve pas bon accueil dans sa patrie*¹. Comment se plaindraient-ils d'avoir été moins favorisés de miracles quand eux-mêmes les désiraient si peu et recevaient si mal Celui qui les pouvait opérer ? Il leur arrivait ce qui souvent dans leur histoire survint à d'autres dans des conditions semblables. Les étrangers reçoivent ce dont les enfants de la famille n'ont pas voulu : *Je vous le dis en vérité, il y avait plusieurs veuves en Israël du temps d'Elie, lorsque le ciel fut fermé pendant trois ans et six mois et qu'il y eut une grande famine, cependant Elie ne fut envoyé à aucune d'elles, mais à une veuve de Sarepta, au pays de Sidon. Il y avait beaucoup de lépreux en Israël au temps d'Elisée, et cependant le Prophète n'en guérit aucun, mais seulement Naaman le Syrien*². Il faut se rappeler ce qu'est l'orgueil Juif, l'incorrigible prétention de se croire la seule nation élue, l'âpre volonté de dominer tous les peuples en les couvrant tous d'un transcendant mépris, pour se faire quelque idée de l'effet produit sur l'assemblée par ce rappel à la vérité et à l'humilité. Ce ne fut plus des murmures, des oppositions discrètes, mais des cris de fureur, une indicible exaspération ; on se lève en tumulte, on se précipite sur Jésus, on s'empare de lui, on l'accable de mauvais traitements, et la foule le pousse devant elle jusqu'au sommet d'une roche abrupte d'où elle veut le précipiter. *A ces mots tous les assistants en-*

¹ Matt., XIII, 57-58. Marc., VI, 4. Luc., IV, 23-24.

² Luc., IV, 25-28.

*trèrent en fureur. Se levant en masse ils chassèrent Jésus de la cité, le poussèrent jusqu'au faite de la montagne sur laquelle leur ville est bâtie et voulurent le précipiter en bas*¹.

Mais que peuvent les hommes devant la puissance d'un Dieu ? L'heure de se livrer entre les mains des pécheurs n'était pas venue pour Jésus. Il fit ici ce que nous lui verrons faire souvent durant la dernière année de sa vie publique : il arrêta par une force mystérieuse l'odieuse tentative de ces furieux. Soit qu'il les ait frappés d'aveuglement, soit qu'une stupeur vint comprimer leurs efforts, *Jésus passa* au milieu de leurs rangs devenus immobiles *et s'éloigna* de la cité².

Il s'éloigna pour n'y plus revenir. Trente années durant, il y avait jeté à profusion les grâces de sa prière, de ses exemples, de son inépuisable tendresse. Il était revenu après en avoir été chassé une première fois ; il voulait à tout prix sauver cette patrie ingrate ; mais, elle, sourde à sa voix et rebelle aux effusions de son cœur, venait de mettre le dernier sceau à sa réprobation. Terrible exemple à tous ceux qui par l'abus des grâces finissent par éloigner Dieu sans retour !

LE MARTYRE DE JEAN-BAPTISTE

Sorti de Nazareth Jésus-Christ continuait le cours de ses prédications dans la Galilée ; les Apôtres, envoyés par lui, y évangélisaient de même les foules, quand parvint la nouvelle du martyre de Jean-Baptiste.

¹ Luc., IV, 28-29.

² Luc., IV, 30.

Le saint Précurseur était resté tel que nous le vîmes sur les rives du Jourdain, élément aux humbles et aux petits, sévère et intrépide devant les puissants, sans pitié pour les pécheurs publics et scandaleux. Le pouvoir royal n'effrayait pas sa grande âme, et quand Hérode eut mit le comble à ses précédents scandales en vivant adultèrement avec la femme de son frère Philippe, Hérodiade, il ne cessa d'élever une voix vengeresse : *Il ne t'est pas permis de vivre avec la femme de ton frère* ¹.

La liberté du censeur ne pouvait plaire au prince débauché; il s'empara de Jean, le fit charger de chaînes et le jeta en prison. Cependant plus voluptueux que méchant, peut-être lui eût-il rendu la liberté, car il vénérât et redoutait tout ensemble sa haute sainteté, il le voyait volontiers et le consultait au besoin; mais celle qu'il avait ravie à son frère, la détestable Hérodiade, avait conçu contre le Saint la plus furieuse et la plus implacable des haines, et elle épiait l'occasion de se défaire de lui. *Cette occasion elle la rencontra enfin au jour anniversaire de la naissance d'Hérode. Le Tétrarque offrait un festin aux grands de sa cour, aux tribuns militaires et aux principaux de la Galilée* ².

Pourrions-nous à ces simples lignes entrevoir les horreurs qui vont suivre? N'est-ce pas plutôt la grâce du captif que ce jour de fête, cette réjouissance publique, ce festin d'anniversaire, nous font espérer? Mais une grande leçon nous est donnée; le drame sanglant que déroule l'Évangile nous apprend à quel excès peut conduire l'intempérance et quels mystères de férocité recèle le vice impur. Ne l'oublions pas, nous sommes à

¹ Marc., VI, 17-18. Matt., XIV, 3-4-5.

² Marc., VI, 17-21. Matt., XIV, 5-4. Marc., VI, 21.

l'une de ces tables où l'ivresse du vin le dispute à l'ivresse de la luxure. L'hôte est un de ces princes dont la débauche sans frein est comme l'apanage et le bénéfice du pouvoir; les convives sont corrompus comme le prince; plus perdues de vices sont deux femmes que le drame va nous faire apparaître. Les vins coulent à longs flots, l'ivresse renverse les digues de la pudeur, les rires sont dissolus, les propos obscènes, les convoitises déchainées: les crimes les plus odieux vont devenir possibles. Quel renversement de tout ordre et de toute raison! Un anniversaire n'est-il pas l'occasion d'une pieuse action de grâce au Dieu qui garde et protège la vie et miséricordieusement prolonge le nombre des années? Au moins faut-il ne pas déshonorer par l'ivresse et la débauche une réjouissance dont la cause première est une faveur de Dieu. Qu'ils viennent les riches du monde, pères et mères de famille, jeunes gens et jeunes filles, vierges et mariés, qu'ils contemplent la sinistre fin de ces banquets où la dissolution va de pair avec l'intempérance, où la substance des pauvres se dévore, où sombrent les plus solides vertus! Nous pouvons ajouter en ce qui concerne le banquet d'Hérode, où se préparent et se consomment les plus abominables attentats.

Bientôt l'ivresse et la dissolution des propos et des rires ne suffirent plus aux passions surexcitées des convives: un plus lassif plaisir leur fut ménagé: une jeune fille sous d'immodestes parures exécuta quelqu'une de ces danses orientales, où tout est impudeur et excitation à la débauche. Par elle-même toute danse est déjà dangereuse et ce n'est pas pour ces lascives évolutions que nos membres nous ont été donnés de Dieu, et notre démarche a d'autre fin qu'une saltation désordonnée. Mais

que dire de ces danses de l'Orient dont les poètes grecs et romains nous ont laissé d'intraduisibles descriptions ? Nul doute que la fille d'Hérodiade n'en ait exécuté les impudens. *La fille d'Hérodiade, entrant dans la salle du festin, se mit à exécuter des danses, dont Hérode et ses convives se montrèrent ravis*¹.

C'était là le piège dressé, la diabolique machination, sur laquelle Hérodiade avait compté pour perdre le Saint Précurseur. Elle ne savait que trop où la passion peut mener le voluptueux, et le désastreux empire qu'exerce sur lui la femme qui le séduit. Qui nous dira la profondeur de l'abîme où la courtisane précipite ceux qui se livrent à elle ? Et qui nous dira de même la perversité de ces êtres dégradés, de ces prostituées sanguinaires, auxquelles aucun crime ne semble impossible ? Le malheureux qu'elles entraînent commence par perdre toute raison, répudier toute prudence. Voyez Hérode ; entendez lui faire le plus insensé des serments : *Tout ce que tu voudras, dit-il à la jeune fille, demande le moi et je te le donnerai. Il ajouta même le serment ; quelle que soit ta demande, s'écria-t-il, fut-ce la moitié de mon royaume, tu l'auras*² ! Voilà un malheureux, hors de lui, hors de toute réflexion et de tout bon sens. Un serment !

L'acte le plus grave et le plus solennel, celui qui, nous enchaînant plus étroitement réclame de nous plus de maturité, Hérode le prête au milieu des effervescences du vin et des passions, et comme si cette première folie ne suffisait pas, il le prête sur un objet et dans des conditions inconnues ; il se livre sans même savoir où le

¹ Matt., XIV, 6. Marc., VI, 22.

² Marc., VI, 22-23. Matt., XIV, 7.

mènera un acte aussi inconsidéré. Et c'est à la fille d'une adultère dont il connaît la perversité, à une fille toute jeune encore et déjà digne de sa mère pour sa luxure et sa cruauté ! Voyez encore ce prince, ce chef d'un État, cet homme public, livrant par serment les intérêts sacrés de l'État : « Fût-ce la moitié de mon royaume, je te le donnerai ! »

Il vit bientôt à qui il s'était livré ! Une seule passion le dominait, toutes dominaient l'exécration femme. Lui vénérât le Précurseur, tout en le tenant dans les fers : *Il ne faisait rien d'important*, remarque l'Évangile *sans le consulter*¹. Laissé à lui-même il l'eût certainement épargné. Quant aux deux femmes, la mère et la fille, si leur luxure ne respectait aucune pudeur, leur cruauté ne connaissait aucune limite, et elles montrèrent bien que leur volupté suprême était de voir couler le sang et d'assouvir une vengeance. *La jeune fille sortit et alla consulter sa mère : « Que demanderai-je ? » — « La tête de Jean-Baptiste, répondit Hérodiade*² ». La réponse était atroce, et la jeune fille eut dû trembler d'épouvante, fuir une pareille mission, se refuser à une complicité si épouvantable. Tout au contraire, non seulement elle ne montre aucune émotion, mais sa course vers la salle du festin et son empressement à retrouver les convives dissimulent mal sa joie sanguinaire, et la manière dont elle va formuler sa demande accentue atrocement sa cruauté : *En toute hâte elle retourne vers le roi, et selon ce que lui avait dit sa mère : « Je veux que sur le champ, dans ce plat, vous me donniez la tête de Jean-Baptiste*³ ».

¹ Marc., VI, 20.

² Marc., VI, 24. Matt., XIV, 8.

³ Marc., VI, 25. Matt., XIV, 8.

Scruterons-nous jamais assez ce que cette scène renferme d'épouvante ? Ce que ces paroles de jeune fille indiquent de perversité ? Elle est si douce, si compatissante, si délicate, la jeune fille ! La vue d'une douleur l'émeut jusqu'aux larmes ; à l'aspect lugubre d'un supplicié elle tombe évanouie ; c'est à elle que l'on confiera une demande de pardon pour un coupable ; à son cœur tendre et bon que l'on abandonnera une cause désespérée. Ici c'est une jeune fille qui, non seulement demande, mais réclame la tête d'un innocent ! Et c'est en public qu'elle affronte une semblable honte ! Durant les joies d'un festin qu'elle fait couler le sang ! Un jour de fête qu'elle assombrit et souille par la vue d'un supplice ! Cette tête sanglante, il la lui faut entre les mains, « ici même, dit-elle, dans ce plat », pour qu'elle en contemple mieux les suprêmes convulsions. Elle et sa mère redoutaient le Précurseur vivant, toutes deux pourront savourer à l'aise la joie de son supplice.

*Hérode s'affligea*¹. C'est l'attitude des lâches qui, moins cruels que les instigateurs du crime, n'ont ni la générosité ni la force de les arrêter. Une fausse honte à cause de son serment, peut-être les regards moqueurs et les lazzis des convives, à coup sûr la passion qui l'enchaînait aux volontés de sa concubine, firent tomber ses derniers scrupules et eurent raison de ses regrets. *Il appela un de ses gardes et lui donna l'ordre d'apporter la tête de Jean dans un bassin. Le garde décapita Jean-Baptiste dans la prison, apporta la tête dans le bassin, et la remit à la jeune fille, qui elle-même la donna à sa mère*².

¹ Matt., XIV, 9. Marc. VI, 26.

² Marc., VI, 27, 28. Matt., XIV, 9, 10, 11.

Mais Dieu laissait donc faire ? La justice était foulée aux pieds, l'innocence périssait, la sainteté la plus haute, la plus héroïque vertu tombait victime d'un libertin et de deux femmes perdues ! Oui, et nous pourrions, alors même que nous ne les saurions comprendre, adorer les desseins de Dieu. Dieu est la sagesse infinie, la bonté sans mesure, alors même que sa conduite nous demeure le plus cachée. Mais combien il nous est d'ailleurs facile de comprendre ici ce que nous adorons ! Par le martyre Dieu exalte le Saint Précurseur ; sa couronne dans le ciel est d'un indicible éclat ; sa gloire sur la terre est sans rivale. C'est maintenant qu'il devient « le plus grand parmi les enfants de la femme », et cette gloire est pour toute la durée des siècles d'une inépuisable fécondité ; sa confession généreuse, les souffrances qu'elle lui vaut, le martyre qui la couronne, donneront aux prêtres et aux fidèles le courage de proclamer la justice au prix même de leur sang, et dans la vie et la mort du Précurseur, l'Eglise catholique trouvera la forme de ses nobles résistances en face des Pouvoirs persécuteurs. Le *non licet* s'y éternisera.

Quant à ces Pouvoirs eux-mêmes, qu'ils considèrent dans l'histoire d'Hérode les châtiments réservés à leurs excès. Dès le martyre de saint Jean-Baptiste, Hérode ne connut plus le repos, et ses voluptés ne suffirent pas à dissiper la noire mélancolie et les terreurs secrètes dont il se vit envahir. La vue du sang, le spectacle de cette tête, dardant sur lui de menaçants regards, ne quittèrent plus son imagination épouvantée. Partout il lui semblait rencontrer sa victime revenue à la vie pour se venger et le punir. Jusque là il n'avait pas donné à la carrière publique de Jésus la plus légère attention : maintenant les prodiges dont cette carrière était pleine

éveillèrent en lui de nouvelles terreurs. *C'est Jean-Baptiste, dit-il, à ses courtisans. Il est ressuscité d'entre les morts, et c'est pour cela qu'il fait des miracles.* Dans son entourage on cherchait à dissiper ces terreurs, en y donnant le change. *Non, disaient les uns, mais c'est Elie. — C'est quelqu'un des prophètes, reprenaient les autres, un des prophètes d'autrefois.* Mais Hérode revenait à son idée fixe, et l'obsédant fantôme ne disparaissait pas de devant lui. *C'est Jean que j'ai décapité, c'est Jean ressuscité d'entre les morts.* Si parfois ses terreurs se calmaient ce n'était que pour faire place à des doutes aussi torturants : *J'ai fait trancher la tête à Jean, disait-il, quel est donc cet homme qui opère de si étonnants prodiges¹ ?* Après cette vengeance intime, il en vint d'autres du dehors et l'histoire profane nous apprend que la disgrâce que subit Hérode eut Hérodiade pour première cause.

Quant à celle-ci et à sa fille la main de Dieu ne cessa de les frapper. Tandis que leur victime recevait, dès le lendemain de son martyre, les honneurs de la sépulture et les hommages d'une ardente vénération, la honte de leur crime crût pour elle en proportion même de la publicité qu'eut la scène de Machéronte. *Ayant appris ce qui venait de se passer, les disciples de Jean vinrent enlever son corps, et, après l'avoir enseveli, le déposèrent dans un tombeau. Puis ils allèrent raconter à Jésus ce qui s'était passé².* La Galilée entière et la Judée se remplirent du bruit de ce forfait et des malédictions à l'adresse des coupables.

O étonnante puissance du sang versé pour la cause

¹ Matt., XIV, 1, 2. Marc., VI, 14, 16. Luc., IX, 7, 8, 9.

² Matt., XIV, 12. Marc., VI, 29, 30.

de Dieu ! Durant sa vie, Jean n'avait pu vaincre l'obstination de la plupart de ses disciples à se détourner de Jésus : après son martyre ils s'en viennent d'eux mêmes et se donnent dociles et aimants au Sauveur. Apprenons de là que la persécution n'est fatale qu'aux persécuteurs, et que les opprimés que Dieu garde, protège et glorifie, trouvent en elle des ressources de puissance et de vie que la paix et la prospérité ne leur avaient pas octroyées. Et si nous ne devons pas maudire la persécution, mais plutôt l'aimer et la bénir, moins encore devons-nous maudire ceux qui nous l'infligent. Plaignons-les plutôt et prions pour eux.

LA PREMIÈRE MULTIPLICATION DES PAINS

LA TEMPÊTE APAISÉE. LA PROMESSE DE L'EUCCHARISTIE

I. — *Jésus à la nouvelle du martyre de Jean-Baptiste s'était éloigné du lieu où il était¹, et s'était rapproché du Lac de Génésareth. Que l'insistance du Sauveur à s'éloigner de ses ennemis ne nous échappe pas, car nous avons là d'importants enseignements à recueillir. Sans doute, possédant la puissance divine, il n'a rien à redouter des tentatives et des coups de force des Juifs : nous venons de le voir, quand, à Nazareth, il se fraie au milieu d'une foule furieuse un calme et assuré chemin ; mais il ne veut pas multiplier ces actes divins ; sa divinité ne doit pas par son trop vif éclat donner le change sur la réalité de sa nature humaine ; il agit en homme passible et mortel, comme devront*

¹ Matt., XIV, 13. Marc., VI, 30, 31, 32. Luc., IX, 10.